

Études transversales - Antinoüs

Il était peu lettré, ignorant de presque tout, réfléchi, crédule. Je connaissais Claudiopolis, sa ville natale : je réussis à le faire parler de sa maison familiale au bord des grands bois de pins qui pourvoient aux mâts de nos navires, du temple d'Attys, situé sur la colline, dont il aimait les musiques stridentes, des beaux chevaux de son pays et de ses étranges dieux. Cette voix un peu voilée prononçait le grec avec l'accent d'Asie. Soudain, se sentant écouté, ou regardé peut-être, il se troubla, rougit, retomba dans un de ces silences obstinés dont je pris bientôt l'habitude. Une intimité s'ébaucha. Il m'accompagna par la suite dans tous mes voyages, et quelques années fabuleuses commencèrent.

Antinoüs était Grec : j'ai remonté dans les souvenirs de cette famille ancienne et obscure jusqu'à l'époque des premiers colons arcadiens sur les bords de la Propontide. Mais l'Asie avait produit sur ce sang un peu âcre l'effet de la goutte de miel qui trouble et parfume un vin pur. Je retrouvais en lui les superstitions d'un disciple d'Apollonius, la foi monarchique d'un sujet oriental du Grand Roi. Sa présence était extraordinairement silencieuse : il m'a suivi comme un animal ou comme un génie familier. Il avait d'un jeune chien les capacités infinies d'enjouement et d'indolence, la sauvagerie, la confiance. Ce beau lévrier avide de caresses et d'ordres se coucha sur ma vie. J'admirais cette indifférence presque hautaine pour tout ce qui n'était pas son délice ou son culte : elle lui tenait lieu de désintéressement, de scrupule, de toutes les vertus étudiées et austères. Je m'émerveillais de cette dure douceur ; de ce dévouement sombre qui engageait tout l'être. Et pourtant, cette soumission n'était pas aveugle ; ces paupières si souvent baissées dans l'acquiescement ou dans le songe se relevaient ; les yeux les plus attentifs du monde me regardaient en face ; je me sentais jugé. Mais je l'étais comme un dieu l'est par son fidèle : mes duretés, mes accès de méfiance (car j'en eus plus tard) étaient patiemment, gravement acceptés. Je n'ai été maître absolu qu'une seule fois, et que d'un seul être.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951), extrait p. 170-171
© Éditions Gallimard

Canope n'est qu'un décor : la maison de la magicienne était située dans la partie la plus sordide de cette ville de plaisir. Nous débarquâmes sur une terrasse croulante. La sorcière nous attendait à l'intérieur, munie des douteux outils de son métier. Elle semblait compétente ; elle n'avait rien d'une nécromancienne de théâtre ; elle n'était même pas vieille.

Ses prédictions furent sinistres. Depuis quelque temps, les oracles ne m'annonçaient partout qu'ennuis de toute sorte, troubles politiques, intrigues de palais, maladies graves. Je crois aujourd'hui que des influences fort humaines s'exerçaient sur ces bouches d'ombre, parfois pour m'avertir, le plus souvent pour m'effrayer. L'état véritable d'une partie de l'Orient s'y exprimait plus clairement que dans les rapports de nos proconsuls. Je prenais ces prétendues révélations avec calme, mon respect pour le monde invisible n'allant jusqu'à faire confiance à ces divins radotages : dix ans plus tôt, peu après mon accession à l'empire, j'avais fait fermer l'oracle de Daphné, près d'Antioche, qui m'avait prédit le pouvoir, de peur qu'il n'en fit autant pour le premier prétendant venu. Mais il est toujours fâcheux d'entendre parler de choses tristes.

Après nous avoir inquiétés de son mieux, la devineresse nous proposa ses services : un de ces sacrifices magiques, dont les sorciers d'Égypte se font une spécialité, suffirait pour tout arranger à l'amiable avec le destin. Mes incursions dans la magie phénicienne

m'avaient fait comprendre que l'horreur de ces pratiques interdites tient moins à ce qu'on nous en montre qu'à ce qu'on nous en cache : si on n'avait pas su ma haine des sacrifices humains, on m'aurait probablement conseillé d'immoler un esclave. On se contenta de parler d'un animal familier.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951), extrait p. 210-211
© Éditions Gallimard

Comme d'ordinaire Antinoüs allait et venait silencieusement dans la pièce : je ne sais pas à quel moment ce beau lévrier est sorti de ma vie. Vers la douzième heure, Chabrias agité entra. Contrairement à toutes règles, le jeune homme avait quitté la barque sans spécifier le but et la longueur de son absence : deux heures au moins avaient passé depuis son départ. Chabrias se rappelaient d'étranges phrases prononcées la veille, une recommandation faite le matin même, et qui me concernait. Il me communiqua ses craintes. Nous descendîmes en hâte sur la berge. Le vieux pédagogue se dirigea d'instinct vers une chapelle située sur le rivage, petit édifice isolé qui faisait partie des dépendances du temple, et qu'Antinoüs et lui avaient visité ensemble. Sur une table à offrandes, les cendres d'un sacrifice étaient encore tièdes. Chabrias y plongea les doigts, et en retira presque intacte une boucle de cheveux coupés.

Il ne nous restait plus qu'à explorer la berge. Une série de réservoirs, qui avaient dû servir autrefois à des cérémonies sacrées, communiquaient avec une anse du fleuve : au bord du dernier bassin, Chabrias aperçut dans le crépuscule qui tombait rapidement un vêtement plié, des sandales. Je descendis les marches glissantes : il était couché au fond, déjà enlisé par la boue du fleuve. Avec l'aide de Chabrias, je réussis à soulever le corps qui pesait soudain d'un poids de pierre. Chabrias héla des bateliers qui improvisèrent une civière de toile. Hermogène appelé à la hâte ne put que constater la mort. Ce corps si docile refusait de se laisser réchauffer, de revivre. Nous le transportâmes à bord. Tout croulait ; tout parut s'éteindre. Le Zeus Olympien, le Maître de tout, le Sauveur du Monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951), extrait p. 215-216
© Éditions Gallimard